6e ANNÉE, N° 279. — JEUDI, 9 JANVIER 1851.

ON S'ABONNE:

CONSTANTINOPLE, au Bureau du Journal *à Galata*.

DANS LES VILLES DE L'ETRANGER, à l'Agence des Paquebots français.

A MALTE, chez *M. G. Muir*, libraire.

A MARSEILLE, chez Mr veuve Camoin et Cie.

A LONDRES, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

CONSTANTINOPLE..... 20 pa. 8 colonat.
mois, 4 »
PROVINCES ET ÉTRANGER 20 pa. 9 »
» 6 mois, 5 »

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres du G.-S.

Le journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 9 Janvier.

Voici un titre bien digne de piquer notre curiosité et de fixer notre attention tout à la fois : *Réformes de l'Empire Ottoman, leur influence sur les progrès de la civilisation et le maintien de l'équilibre européen*; il se trouve en tête d'un travail succinct mais substantiel, que M. de Valmy, ancien député de France, a publié dans le *Correspondant* du 10 décembre dernier ; qui a été reproduit le 11 et jours suivans en Variétés dans l'*Opinion Publique*, et qui nous est arrivé en brochure, le 3 de ce mois, par le bateau à vapeur français le *Louqsor*. L'intention de l'auteur, la pensée qui l'a inspiré, la manière dont il l'a exprimée, méritaient cette grande publicité, et nous regrettons que la réserve qui est imposée à notre feuille par les délicates convenances de sa position lorsqu'il s'agit des puissances étrangères, comme aussi par l'exiguité de son cadre et la nature de sa périodicité, ne nous permette pas de publier ce travail en entier. On ne saurait donner trop de retentissement aux bonnes choses, aux œuvres de mérite, alors même qu'il s'y trouve quelques erreurs d'appréciation ou d'inexactitude, et des points sur lesquels on diffère avec l'auteur. Nous estimons qu'il faut s'arrêter peu aux détails quand l'ensemble donne complète satisfaction. Nous nous bornerons donc à faire quelques extraits de l'écrit de M. de Valmy qui, néanmoins, seront suffisans à montrer le haut degré de considération que l'Europe a et doit avoir pour S. M. le Sultan et pour son gouvernement impérial qui « par les progrès de la réforme, ont rendu méconnaissables les mœurs et les habitudes des Turcs pour quiconque ne les a pas vus depuis dix ans, » paroles d'une remarquable justesse, que nous lisons à la page 20 de la brochure, qui commence par quelques bonnes phrases d'introduction inspirées par la noble conduite que la S. Porte a tenue dans les affaires d'Alep. Nous les citons avec plaisir :

« Ces lignes étaient écrites, dit M. de Valmy, lorsque les tristes événements d'Alep sont venus appeler l'immiste attention de l'Europe sur la situation de l'Empire Ottoman et sur le progrès de ses réformes. L'occasion de donner une éclatante preuve de justice et d'autorité a été offerte, et, il faut en convenir, acceptée sans aucune hésitation à Constantinople. Les rapports officiels déjà publiés nous ont appris que les mesures les plus énergiques ont été mises à exécution avec un louable empressement; si le mal a été grand, il est heureusement loin d'avoir atteint les proportions que la crédulité publique lui avait données, et, si la réparation mérite quelque reproche, ce n'est pas celui d'avoir été insuffisante. Ce qui est certain, c'est que le Sultan n'a pas trompé la confiance qui était accordée à ses intentions, et que les populations chrétiennes peuvent compter désormais sur la protection du gouvernement turc. »

Puisque nous venons de citer l'introduction de la brochure, il serait mal à nous de ne pas faire connaître les lignes dont l'*Opinion Publique* fait précéder l'écrit de M. de Valmy :

« Nous empruntons au *Correspondant* un beau travail de M. le duc de Valmy sur les réformes introduites dans l'Empire Ottoman, sujet que nous croyons digne de l'intérêt de nos lecteurs, plus que beaucoup d'autres dont la politique journalière nous force à les occuper. M. le duc de Valmy est un juge compétent sur les affaires de l'Orient. Son opinion servira à donner de l'autorité à celles que nous avons exprimées à plusieurs reprises sur un pays qui peut être aujourd'hui un objet de consolation pour les amis de la civilisation; car la on voit le progrès marcher d'un pas constant, et l'injustice des critiques vient presque toujours d'exigences impatientes qui s'accordent mal avec l'étude des faits de l'histoire et l'observation des faits contemporains. »

Ainsi parle M. Albert de Circourt, qui, de même que M. de Valmy, s'est donné le plaisir de voyager dans l'Empire Ottoman pour étudier un pays dont tout le monde parlait, et que bien peu de personnes connaissaient. Dès qu'on l'a connu, les préjugés les plus injustes ont fait place aux plus loyales sympathies. M. de Valmy et M. de Circourt sont des hommes éminemment religieux, et lorsqu'ils parlent en si bons termes de la Turquie, il y aurait injustice à ne pas reconnaître avec le premier de ces deux écrivains « que l'Orient se transforme, qu'il se rapproche de l'Occident, qu'il lui tend l'olivier d'une main qui avait toujours teau le glaive, et *que la religion musulmane se prête elle-même* au rapprochement qui se prépare en acceptant les réformes qui en sont l'utile avant-coureur. » On aime à voir ainsi rendre justice à la vérité par des hommes éminents qui ont compris que si la tolérance est le seul remède contre la diversité des opinions, elle est aussi la mère de la paix. Assez et trop long-temps on avait méconnu les grandes qualités de la nation turque, sa puissance virtuelle, les élémens de progrès et de rénovation qu'elle contenait dans son sein ; et cette méconnaissance avait conduit même les esprit généreux à douter, que disons-nous, à désespérer de l'avenir de l'Empire. Depuis quelques années, la lumière s'est faite, et le doute a disparu, et l'espoir s'est emparé avec raison de tous ceux qui voulaient, mais n'osaient croire à la mission providentielle de la Turquie dans le développement des grandes destinées de l'humanité. « Tandis que l'Occident défend, a grand'peine, l'ordre social lentement édifié sur les ruines du monde païen, dit M. de Valmy, il se passe en Orient un fait opposé, un fait considérable à tous égards et qui apporte un secours inattendu à ceux qui luttent en ce moment pour le salut de la civilisation. »

Si nous avions à nous prononcer, nous n'oserions affirmer que la civilisation est en péril dans l'Occident. Il y a compétition de principes, d'idées, d'opinions; cette compétition est bruyante, désordonnée même, si l'on veut. Mais le temps ne passe-t-il pas tout au crible ! Que les conducteurs des sociétés mettent tous leurs soins à donner satisfaction aux besoins légitimes, qu'ils s'accordent avec la modification naturelle des mœurs et des intérêts, avec les tendances de chaque époque, et lorsque des esprits trop hardis viendront secouer les fondemens des Etats, lorsqu'ils se prendront à leurs institutions, la raison publique s'élèvera devant eux comme une barrière infranchissable, ou du moins qui ne se baissera que devant les idées d'une valeur reconnue. Le meilleur moyen de n'avoir pas à craindre les idées, c'est d'imiter l'exemple du gouvernement impérial, qui s'est placé bravement à la tête des progrès du pays. « L'histoire des nations, dit encore M. de Valmy, offre peu d'exemples d'une réforme véritablement utile au développement de la civilisation ; cependant l'Empire Ottoman semble avoir quelque droit d'espérer cette bonne fortune, et cela tient à ce que la réforme y est venue d'en haut, à ce qu'elle s'appuie sur des intérêts et des besoins incontestables au lieu de s'appuyer sur des passions aveugles ou sur des opinions irréfléchies.»

Si donc le niveau de la civilisation s'abaisse quelque part, on peut hardiment affirmer sans conteste qu'il s'élève en Turquie, et M. de Valmy vient d'en donner la raison. Ce n'est pas que la S. Porte n'ait eu, elle aussi, ses luttes à soutenir, luttes terribles, pour arriver au point où elle est. M. de Valmy les connaît toutes ; il les énumère une à une, il en raconte la grandeur et le péril en homme qui en a suivi les diverses phases. Aussi croit-il que « ce serait manquer de justice et de prudence que d'amoindrir les proportions de la tâche entreprise par le Sultan Mahmoud qui s'était proposé une réforme politique, sociale et religieuse. » Et s'il n'a été donné à ce monarque que de déblayer le terrain, nous continuons à citer, il a du moins donné à l'Empire un Prince disposé à accomplir l'œuvre qu'il avait à peine eu le temps d'ébaucher ; « un Prince distingué par son instruction et ses lumières, et surtout digne d'intérêt par les rares qualités de son cœur, par sa magnanimité, par sa clémence et le zèle ardent qui l'anime pour le bonheur des peuples soumis à son autorité.» Et tout en admirant les nobles qualités du Souverain, M. de Valmy veut être juste envers ses conseillers actuels; il reconnaît que si le Fils conduit si bien cette œuvre glorieuse, c'est parce que, « dès son avènement au trône, il a eu l'heureuse pensée de s'entourer des hommes éclairés qui avaient concouru, sous le règne du Père, à faire prévaloir le principe des réformes et des améliorations. » L'écrivain ne se borne pas à mentionner les mesures réformatrices par un terme générique; il fait comme pour les luttes qui les ont précédées, il en donne l'énumération qu'il résume ainsi :

« La proclamation des principes d'égalité devant la loi, la juste répartition des impôts, la séparation des pouvoirs judiciaires, administratifs et militaires, l'adoucissement des peines qui s'appliquaient au nom d'une justice barbare, enfin le développement successif de ce qui peut contribuer au bien-être et à la sécurité de tous, telles ont été les œuvres accomplies par le gouvernement turc dans un espace de dix années. »

Si, en remontant à huit ans d'ici, on voulait feuilleter la collection de notre journal, on y verrait à chaque page que notre langage a toujours été celui que tient M. de Valmy en ce moment; et cependant, combien de fois ne nous sommes-nous pas entendu taxer de flatterie exagérée ! Nous avons persisté, persuadés que l'évidence finirait par convaincre tout le monde. Que ne disait-on pas pour contester la possibilité de la régénération de l'Empire Ottoman ! A l'encontre de nos affirmations, un des plus grands arguments pour condamner la Turquie à une immobilité mortelle, était tiré de sa religion, et accepté comme un article de foi. Ce qui n'est pas vrai, ne peut être éternel, et cette opinion erronée a fait place à l'opinion contraire que M. de Valmy appuie en disant ce que nous avons dit cent fois nous-mêmes : « que les Arabes avaient été, pendant plusieurs siècles, la nation la plus éclairée du globe ; que Bagdad et Bassora avaient été, sous le règne des califes, des foyers éclatans de littérature et de poésie. » L'auteur ajoute, pour mieux faire ressortir le caractère providentiel de la conquête des Turcs au point de vue de la grande civilisation :

« On conçoit que le monde chrétien au moyen âge n'ait vu dans la prise de Constantinople par les Turcs qu'un sujet d'alarmes ; mais il est permis à l'historien de notre temps d'y voir l'exécution d'un arrêt de la justice divine, et l'extinction d'un foyer de corruption et de dégradation qui répandait sur le monde chrétien sa lumière pernicieuse. »

M. de Valmy parle ensuite des bonnes relations qui existent entre la Turquie et la France, relations dont il fait honneur à la sagesse de la S. Porte, et il arrive à la question des rapports extérieurs de l'Empire Ottoman, c'est-à-dire, d'après l'écrivain, au problème jusqu'ici le plus insoluble, et peut-être aujourd'hui le plus simple, du droit public européen. L'espace nous manque pour suivre M. de Valmy en ces graves sujets, qui sont susceptibles de quelques réflexions que nous voulons d'autant moins omettre, qu'il y est question de la nécessité de modifier les capitulations.

Voici quelques lignes qui, nous en sommes sûrs, seront lues par nos lecteurs avec le plus grand plaisir. Nous les empruntons au *Journal de Bruxelles* du 17 décembre. Il y est question, non pas d'une simple manifestation, mais d'un grand acte pour témoigner au Sultan l'admiration de l'Europe pour sa noble conduite dans les derniers troubles d'Alep : on frappe, à Bruxelles, une médaille en l'honneur de S. M. I. Ce fait est la preuve la plus remarquable des progrès de l'opinion publique de l'Europe en ce qui concerne la juste appréciation de l'œuvre qui s'accomplit en Turquie depuis quelques années par les soins d'un de ses plus glorieux souverains, si bien secondé par un ministère qu'on appelle à juste titre le *ministère de la réforme*, parce qu'il s'est montré le plus habile interprète de la pensée du Sultan. Cette médaille, la première que l'Europe catholique ait décernée aux chefs de l'islamisme, est plus que l'indice glorieux des sympathies qui existent entre l'Orient et l'Occident ; elle est encore le sceau de la solidité de leur union, si nécessaire aux progrès de la grande civilisation :

« Nous avons signalé plusieurs fois la noble conduite du gouvernement actuel de la Turquie à l'égard de ses sujets catholiques, et l'exemple que ce gouvernement donne sous ce rapport à certains gouvernements d'Europe. La répression énergique de la révolte d'Alep a été une nouvelle preuve des sentimens bienveillans qui animent le gouvernement ottoman à l'égard des chrétiens ; aussi avons-nous appris avec plaisir que quelques amis de la Turquie, voulant consacrer, par un témoignage d'admiration et de reconnaissance, la réconciliation de toutes les races sous le sceptre du Sultan Abdul-Médjid, et l'union plus intime qui doit en résulter entre l'Orient et l'Occident, ont fait frapper, à Bruxelles, une médaille historique, destinée à perpétuer le souvenir de cet événement, l'un des plus heureux de notre siècle.

» L'exécution de la médaille a été confiée à l'habile burin de notre concitoyen, M. Hart. Elle représente, d'un côté, l'Empire symbolisé par une forteresse battue de la tempête; de l'autre côté, le nom du Sultan, écrit en caractères turcs, rayonne sur un faisceau d'attributs divers, où l'on remarque, au milieu de plusieurs inscriptions, la fameuse charte ou *Tanzimat de Gulhané*, portant le nom de Rechid pacha.

» Cette médaille qui est peut-être la plus grande qu'on ait jamais frappée, est un magnifique travail, aussi remarquable par la composition que par le fini des détails. Elle est destinée à donner, en Turquie et en Europe, une bien haute idée de la gravure belge. »

Nous trouvons aujourd'hui dans la *Gazette d'Etat* les instructions données par le gouvernement impérial à Izmet pacha et Sami pacha, nommés, il y a quelque temps, comme nous l'avons annoncé dans une de nos dernières feuilles, inspecteurs-généraux des provinces d'Anatolie et de Roumélie. Le premier de ces hauts fonctionnaires est parti dimanche, et Sami pacha, qui vient d'être promu au grade de Vézir, doit se rendre à son poste très prochainement.

Nous nous joignons aux populations des provinces éloignées de la capitale pour applaudir à cette mesure administrative qui sera pour elles un gage de plus de sécurité et de confiance. Désormais les exactions, les actes arbitraires et illégaux auxquels elles étaient en butte, de la part de quelques gouverneurs de provinces et des agents subalternes, seront impossibles. Une mesure aussi sage devait naturellement venir à la suite des réformes opérées par la promulgation du Tanzimat dans toutes les provinces de l'Empire. Tous les fonctionnaires publics, quel que soit leur rang, n'étant plus que de simples agens du gouvernement, sont devenus responsables, et ils doivent, par conséquent, rendre compte de leurs actes à qui de droit. Aussi toutes les populations différentes qui habitent les points les plus reculés de l'Empire, musulmanes ou chrétiennes, peuvent avoir la certitude que la moindre contravention aux ordres de S. M. I. le Sultan, qui veille avec

---

FEUILLETON.

UNE MAUVAISE CONSEILLÈRE.

IV.

LE CONVALESCENT.

(*Suite.*)

Le jour où ses forces lui permirent de sortir, Edouard Duroc alla faire une visite au baron pour lui témoigner sa reconnaissance. Il ne vit que Mlle de Liernais. Depuis plusieurs jours Leopold était parti pour l'Afrique. En retournant au village, Edouard croisa une jeune personne qui remontait au château, suivie d'une femme de chambre. Ce ne pouvait être que Mlle de Liernais, il s'inclina en passant auprès d'elle.

Quand l'homme a retrouvé toute la plénitude de la vie, après une maladie qui a brisé ses forces et énervé ses facultés, quand il sent de nouveau bouillonner dans son sein la sève de la jeunesse, il éprouve le besoin de glorifier la nature, sa mère bienfaisante. Les objets gracieux s'offrent à ses regards avec une beauté plus saisissante et plus vive ; les impressions se gravent plus profondément dans son cœur amolli ; elles y deviennent ineffaçables.

Edouard s'enivrait de cette joie sans cause, de ce vague attendrissement, lorsqu'il rencontra Mlle de Liernais. Peut-être, dans la disposition d'esprit où il était, ne se fût-il pas moins profondément troublé devant une autre femme ; et peut-être, quelle qu'eût été sa source, cette émotion de bonheur devait-elle finir par la tristesse. Quoi qu'il en soit, en rentrant chez lui, il éprouva un sérrement de cœur inaccoutumé, un sentiment amer de sa solitude.

Quelques jours s'étaient écoulés : M. de Liernais lui avait rendu sa visite. Par une belle soirée de juillet, il était assis auprès de sa fenêtre promenant un regard distrait sur la campagne. Il n'avait pas encore repris les travaux auxquels il se livrait avec une âpre ardeur avant sa maladie. On n'eut pas eu de peine à comprendre à sa physionomie la peste mélancolique de ses pensées.

— Il ne me manquerait plus que cela ! se dit-il, en laissant retomber avec accablement sa tête sur sa poitrine. Voilà ma dernière planche de salut qui m'échappe ; je n'ai plus que du dégoût pour la science !

La visite inattendue de M. de Liernais le surprit dans cet abattement.

— Il y a plusieurs jours que je ne vous ai vu, Monsieur, lui dit le baron. J'ai craint pour votre santé encore mal affermie ; et me trouvant au village, je suis venu m'en informer moi-même. En vérité, vous ne m'avez pas l'air bien aujourd'hui.

— C'est trop de bonté, monsieur. Je ne pourrai jamais vous prouver toute ma reconnaissance. Les dernières traces de la maladie sont effacées ; je me sens même plus de forces qu'avant.

— Alors pourquoi ne pas sortir ? La distraction vous serait nécessaire. Comme votre médecin, je vous l'ordonne. Venez nous voir quelquefois au château.

— Je serais indiscret *peut-être*, dit Edouard, si j'acceptais une offre faite avec tant d'obligeance.

— Douteriez-vous donc qu'elle soit sincère?

— Non ; mais il y a peut-être quelques raisons pour que ma société ne vous soit pas très agréable. Aujourd'hui la politique préoccupe trop les esprits pour ne pas se mêler à toutes les conversations. Le plus léger dissentiment suffit pour diviser les hommes les mieux faits pour s'estimer et se comprendre. N'est-il pas sage alors d'éviter ceux dont on est séparé par un abîme ? Elève de l'Ecole polytechnique, je me suis battu dans les trois jours de juillet. Vous le voyez, Monsieur, nous sommes de bords bien opposés.

— Qu'importe ? dit le baron. Je ne suis pas aussi intolérant que vous le pensez. Sans doute, nous sommes de bords bien opposés, mais, à mes yeux, toutes les opinions sincères sont respectables, je n'aime point les discussions politiques, et vous n'avez pas à les craindre avec moi. S'il le fallait d'ailleurs, à la dernière extrémité, je rétrecirais un mot que vous avez prononcé tout-à-l'heure. Vous m'avez parlé de votre reconnaissance ; eh bien ! vous pouvez m'en donner une preuve que j'apprécierai beaucoup,

— Je suis tout à vous, Monsieur, à vous de cœur.

— Jouez-vous aux échecs ?

— Un peu.

— Eh bien ! venez le soir faire ma partie.

— Ah ! Monsieur, dit Edouard, vous êtes si bon que je commence à trouver ma dette plus légère.

Le baron lui serra la main et prit congé de lui.

V.

LA PESTE DE L'AMOUR

Wilhelmine ne connaissait du monde que son père et Léopold. Elle sentait qu'elle ne pouvait toujours vivre dans cet horizon restreint, et craignait que ce calme ne la préparât mal aux orages dont l'existence est semée. Avide de voir et de juger, il lui tardait surtout de comparer à d'autres hommes celui qui devait être son époux.

D'une taille élevée, Edouard Duroc paraissait rachéter par la force physique ce qui lui manquait d'élégance et de désinvolture. Son front naturellement haut avait encore été dégarni par le travail et la méditation ; son teint hâlé trahissait le campagnard; et quoique son regard, plein d'intelligence et de feu, dût être le miroir d'une âme énergique et fière, l'ensemble de sa physionomie manquait de distinction. C'était le type de l'homme du peuple, émancipé par le développement de ses facultés morales, et dont la race n'a pas eu le temps de s'étioler, depuis qu'elle est affranchie de la glèbe. Cette rude enveloppe ne déplut pas à Wilhelmine.

Pendant quelque temps, Edouard se montra fort assidu à aller faire la partie du baron. Les premiers soirs, M. de Liernais fut mené tambour battant. Edouard se ravisa-t-il et voulut-il laisser au vieillard le plaisir de la victoire? cessa-t-il de donner au jeu une attention exclusive, ou bien M. de Liernais fit-il des progrès en lui tenant tête? Toujours est-il que le baron cessa bientôt de perdre constamment ; peu à peu même, il finit par ne plus perdre du tout, et souvent les lourdes fautes de son adversaire excitèrent sa gaîté. Mais il est bon de dire que c'était ordinairement au milieu d'une conversation intéressante avec Mlle de Liernais, que le jeune homme commettait ces bévues, et que, tandis que le baron le raillait de manquer à toutes les règles du jeu, Wilhelmine ne pouvait s'empêcher de trouver à Edouard de l'âme et de l'esprit.

Après le jeu venait la causerie ; Edouard parlait sciences naturelles avec le baron, arts et littérature avec sa fille.

Un soir, après une partie où la maladresse de son adversaire avait excité au plus haut point la verve caustique du baron, une conversation s'engagea, dans laquelle il se trouva seul de son avis contre Wilhelmine et Edouard, qui soutenaient avec chaleur la thèse opposée. Cette coalition le piqua.

— Pardieu ! dit-il voilà bien les jeunes filles ! ont-elles un amoureux, elles se font un plaisir de le tourmenter. Elles n'ont sur rien la même opinion que lui. C'est tout autre chose avec celui qui n'est que l'ami de leur père ; elles font patte de velours, elles n'ont plus d'opinion à elles. Mon neveu, qui sera bientôt mon gendre, est toujours en querelle avec ma fille. Rien n'est plus simple : ils s'aiment ! mais avec vous elle s'entend sur tout, le mieux du monde !

Cette boutade rompait le charme d'un entretien intime, et rappelait les jeunes gens au sentiment de la réalité ; mais ils ne purent s'apercevoir de leur mutuel embarras. On n'avait pas encore apporté les flambeaux ; les ombres s'allongeaient par grandes masses dans le salon. La gêne se fit sentir pendant toute la soirée ; Edouard se retira plus tôt que d'habitude.

Quelques jours s'étaient passés. Un soir Edouard se promenait à grands pas dans sa chambre ; sa marche était inégale et souvent interrompue, il paraissait en proie à une vive agitation.

— Il en est temps encore, se dit-il ; je comprai peu à peu ces relations fatales. Je ne suis qu'une distraction pour elle. Triste rôle pour un homme de cœur et de quelque intelligence ! Elle aime son cousin : au retour de M. de Fraham, elle sera sa femme.

Ce n'est qu'une habitude à perdre; je ne sortirai pas ce soir.

Son costume pourtant n'indiquait pas une semblable intention.

— Si elle ne l'aimait pas, cependant ? reprit-il. Ah ! malheureux ! que peut il y avoir de commun entre la fille du baron de Liernais, et l'homme qui n'a d'ancêtres que ses œuvres ?

A peu près dans le même moment, Mlle de Liernais sonnait une de ses domestiques.

— Jean, dit-elle à celui qui se présenta, allez chez M. Duroc : vous lui demanderez pour moi le premier volume d'Augustin Thierry. Tâcher de retenir ce nom.

— Parbleu ! fit le baron, je suis enchanté que tu alles cette fantaisie. Il y a plusieurs jours que nous n'avons vu M. Duroc; je serai charmé d'avoir de ses nouvelles. Jean ! souhaitez le bonjour en mon nom à M. Duroc. S'il est indisposé et qu'il ait besoin de médecin, dites-lui qu'il donne la préférence au baron de Liernais.

Le domestique partit aussitôt. Il s'acquitta de sa double commission avec une scrupuleuse exactitude.

— Il est inutile que vous attendiez, répondit Edouard. je porterai moi-même ce volume à Mlle de Liernais.

Comme il n'avait que le livre et son chapeau à prendre, il entra au château presque en même temps que le domestique.

(*) Voir le dernier numéro du *Journal de Constantinople*.